

André Ravéreau
Le M'Zab,
une leçon
d'architecture

précédé de
« De l'implicite en architecture »
par Hassan Fathy

photographies de
Manuelle Roche

avant-propos
par Maya Ravéreau

Parenthèses

AVANT-PROPOS

par Maya Ravéreau *

* architecte,
fille de l'architecte
André Ravéreau (1919-2017) et de
la photographe Manuelle Roche (1931-2010).

Le premier livre d'André Ravéreau, *Le M'Zab, une leçon d'architecture*, a été publié pour la première fois par les Éditions Sindbad en 1981 ; il n'a subi aucune modification ni lors des rééditions précédentes ni pour cette nouvelle édition. Il nous a semblé toutefois nécessaire de l'accompagner, plus de quarante ans après sa première parution, d'une présentation. En effet, au cours de toutes ces années, la région du M'Zab, qui fut si inspirante pour André Ravéreau et Manuelle Roche, a beaucoup changé et les études portant sur la société mozabite se sont étoffées. Il convenait donc de rappeler ces changements et nouvelles informations, sans oublier bien sûr que l'objet premier du livre est de tirer un enseignement de l'architecture millénaire du M'Zab, tout en se démarquant d'une démarche universitaire. Loin de se contenter de décrire un objet, André Ravéreau cherche systématiquement à évaluer la qualité de cette architecture. Cela l'amène parfois à considérer de simples hypothèses ou intuitions comme des faits acquis. Pourtant, ne nous méprenons pas, celles-ci reposent sur des analyses rigoureuses et de nombreuses références. Mais sa lecture la plus assidue reste celle du livre ouvert de toutes les architectures offertes à l'œil de qui veut bien les observer ; André Ravéreau nous apprend à mieux regarder.

Les changements dans la vallée du M'Zab

Les photos de Manuelle Roche montrent des villes denses perchées sur des promontoires rocheux. À leur pied, s'étendent de longues palmeraies au sein desquelles s'égaillent des maisons d'été hermétiques au passant. La sobriété du noir et blanc de la plupart des photos exalte celle des formes. Si l'on devait reprendre aujourd'hui un à un ces clichés, hormis les gros plans, on découvrirait une mer de constructions hétéroclites là où, à l'origine, la *hamada*¹ aride et les palmeraies foisonnantes léchaient les enceintes de ces villes fortifiées. On trouve aujourd'hui divers écrits sur l'histoire et les transformations de cette vallée, en particulier la remarquable thèse de Brahim Cherifi².

¹ « Plateau rocheux, appelé Dorsale mozabite dont l'altitude varie entre 300 et 800 m [...] vaste étendue pierreuse oùaffleure une roche nue de couleur brune et noirâtre appelée par les nomades hamada. » Brahim Cherifi, *Le M'Zab, Études d'anthropologie historique et culturelle*, Paris, Éditions Ibadica, 2015, p. 76.

² André Ravéreau et Brahim Cherifi se sont rencontrés quelques années avant le décès d'André. André a montré un vif intérêt pour les recherches et les conclusions de Brahim, prouvant par cette attitude combien, malgré son grand âge, il restait ouvert d'esprit et avide de nouvelles connaissances.

COPYRIGHT © 2024, ÉDITIONS PARENTHÈSES, MARSEILLE.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-360-0

³ Une *wilaya* est une unité territoriale collective. En Algérie, il y en a cinquante-huit, elles-mêmes divisées en *daïras*.

⁴ Voir l'ouvrage consacré au travail de Ravéreau en Algérie : Rémi Baudouï, Philippe Potié (dir.), *André Ravéreau, l'atelier du désert*, Marseille, Parenthèses, 2003. Par ailleurs, Daniela Ruggeri a consacré une thèse à ce travail : *Tra Mediterraneo e Sahara, André Ravéreau e la valle del M'Zab*, Syracuse, LetteraVentidue Edizioni, 2020.

⁵ « Vers le sud-ouest, c'est-à-dire dans la direction du quartier juif, [Ghardaïa] s'étend toujours, car le rempart a été démantelé. Elle a fait hernie de ce côté et c'est là qu'on trouve des bâtisses et des alignements d'arcades, à l'euro péenne. » Marcel Mercier, *La Civilisation urbaine au M'Zab, Étude de sociologie africaine*, thèse de doctorat en droit (sciences politique et économique), Alger, Imprimerie Émile Pfister, 1922, p. 49 (repris plus tard sous le titre : *La civilisation urbaine au M'Zab, Ghardaïa la mystérieuse*, Alger, Éditions P. & G. Soubiron, 1932). Cette thèse fut dédicacée par l'auteur à Manuelle Roche en 1962.

⁶ Brahim Cherifi consacre un chapitre aux extensions des différentes villes (*op. cit.*, p. 229-245).

⁷ Un *ksar* est une ville fortifiée saharienne (pluriel : *ksour*).

⁸ Voir à ce propos l'enquête de Mohammed Cherif Adad, Toufik Mazouz, « Les anciens et nouveaux Ksour. Étude comparative : cas du M'Zab », in *Courrier du Savoir*, n° 16, octobre 2013.

⁹ Même si traditionalistes et réformateurs s'affrontent depuis longtemps dans la société mozabite, la majorité de la population tient beaucoup au maintien de ses traditions. Les mariages se font toujours entre Mozabites, les femmes surtout sont l'objet de soins particulièrement jaloux. Depuis des siècles, des heurts entre communautés ont lieu. Par exemple, de nombreux édifices ont été abîmés ou détruits à l'occasion de tels incidents entre décembre 2013 et juillet 2015. Ils ont aussi parfois été défigurés par des systèmes de protection. Même si la région est à nouveau sécurisée, comme on dit, probablement pour longtemps, certains lieux gardent la mémoire de ces instants tragiques.

Quelles sont les principales raisons des transformations actuelles ? Comme le font la plupart des États centralisés, le gouvernement algérien a souhaité administrer la région par l'intermédiaire de fonctionnaires originaires d'autres *wilayas*³. Il fut donc nécessaire de loger leurs familles et de prévoir des équipements adaptés. Ce mouvement avait déjà été amorcé durant la période coloniale, notamment avec la sédentarisation des nomades. André Ravéreau avait d'ailleurs été amené à concevoir les détails du plan directeur d'urbanisme de Ghardaïa dans les années soixante, puis à construire des bâtiments et un quartier où il a tâché de concilier les besoins de l'époque dite « moderne » avec les qualités héritées de l'expérience constructive ancestrale⁴. Les villes fortifiées étant déjà saturées et en majorité occupées par la population locale, c'est en dehors de leurs murs, dans la plaine et la palmeraie, que les nouvelles entités urbaines furent d'abord bâties.

Dès les années 1920, Marcel Mercier observe des adaptations et transformations de l'habitat nouvellement construit dans la partie basse de Ghardaïa, partie dont les remparts avaient été détruits à l'époque coloniale⁵. Brahim Cherifi quant à lui fait état à la fois de l'implantation des premiers quartiers extérieurs aux villes fortifiées en partie basse au xx^e et d'implantations en sommet de colline au xxi^e siècle⁶. En effet, forts d'une tradition ancestrale, et conscients des impacts négatifs de l'urbanisation des palmeraies, les Mozabites ont récemment décidé de bâtir de nouvelles entités urbaines sur des promontoires rocheux, inspirées des *ksour*⁷ traditionnels.

D'autres facteurs contribuèrent à l'expansion urbaine dans les vallées, comme le souhait des familles de disposer de logements plus spacieux, le désir d'intimité et de propriété privée des nouvelles générations⁸ ou encore la démocratisation de la voiture... La proximité des puits de pétrole de Hassi Messaoud et l'industrialisation du plateau par les Mozabites modifièrent la nature des échanges commerciaux avec d'autres régions du pays, et donc le type d'urbanisation. Enfin, durant les années noires du terrorisme en Algérie, les zones désertiques étant plus faciles à sécuriser, elles accueillirent un afflux considérable de populations fuyant les violences. Ces nouvelles populations occupent un espace important au détriment des surfaces agricoles d'origine, souvent implantées dans des zones inondables⁹.

Dans les oasis, outre la prolifération des constructions neuves et la transformation des habitats d'été en habitats permanents, les anciens systèmes d'irrigation et de distribution de l'eau sont aujourd'hui devenus de simples

curiosités touristiques¹⁰. On n'entend plus le grincement de la poulie actionnée par le va-et-vient de l'âne, mais le crachotement des pompes. L'eau, à présent abondante, stagne en surface, provoquant une invasion de moustiques alors que la région du M'Zab était traditionnellement réputée pour sa qualité sanitaire¹¹. Cela peut sembler anodin, mais André Ravéreau déplorait combien les piqûres de moustiques rendaient inconfortable toute vie sur les terrasses, poussant les habitants à rester à l'intérieur et, par conséquent, à climatiser leurs logements. Au-delà du confort, c'est toute une poésie, un rapport au ciel, aux étoiles et à la lune, qui disparaissaient.

Seules les villes fortifiées protégées par leurs murailles et par le soin de leurs habitants semblent défier le temps depuis près de mille ans, malgré quelques transformations, et même si l'on n'y héberge plus les chèvres qui, le soir, dans certaines villes, regagnaient toutes seules les maisons en bêlant.

On comprendra donc que les photos de ce livre montrent un monde soit déjà disparu, soit en voie de disparition. Néanmoins, jamais André Ravéreau n'a souhaité figer le passé. Il a surtout écrit ce livre afin de conserver la mémoire des qualités constructives de ces architectures exemplaires, et que l'on puisse s'inspirer de leur cohérence¹².

De l'origine de la population locale

Pour étayer leur propos, André Ravéreau et Manuelle Roche prennent appui sur les idées notamment diffusées à leur époque par Gabriel Camps¹³, lui-même très probablement influencé par les ouvrages d'Émile Masqueray¹⁴ : « Les cinq villes du M'Zab [Sahara algérien] sont les ultimes héritières de la souveraineté ibadite issue du kharedjisme¹⁵ [...]. Elles ont été fondées au cours du xi^e siècle par les Ibadites après la destruction du Royaume rostémide de Tahert. Ceux-ci s'étaient d'abord réfugiés à Sédrata [région d'Ouargla] [...]. L'occupation fut, au début, assez anarchique, semble-t-il, puisque chacune des cités de l'actuelle pentapole, sauf Ghardaïa, est née de la fusion de plusieurs villages. Les Ibadites du M'Zab furent bientôt renforcés par l'arrivée de ceux de Sédrata, détruite en 1078¹⁶. » À l'époque de la rédaction du livre, Sédrata, appelée aussi Issedraten, était en ruine. Les vestiges des maisons montraient des décors richement ouvragés. En les visitant, André Ravéreau y observa des ouvertures zénithales de taille similaire à celles des maisons situées à des latitudes où les rayons du soleil sont bien moins ardents. Or, dans le désert, il faut

¹⁰ Comme dans beaucoup de pays, France comprise, les systèmes d'irrigation, issus d'un mode de vie agricole où la main-d'œuvre était bon marché, se sont sclérosés avec l'avènement du mode de production industriel qui a rendu prohibitifs les coûts de rémunération des personnels chargés de l'entretien des réseaux et de la répartition de l'eau.

¹¹ Brahim Cherifi, *op. cit.*, cite al-Darjini. Il indique : « La dégradation de la qualité de l'eau et de l'air dans l'oasis de Righ [...] fut à l'origine du déplacement du missionnaire [Abû 'Abd Allâh] attiré paraît-il par une qualité d'eau et de vie nettement meilleure qu'à Righ. [...] Il amena au cours de ses séjours une partie des Banî Mas'ab, les gens du M'Zab, à l'ibadisme. »

¹² André appréciait particulièrement ce mot de « cohérence ».

¹³ Gabriel Camps, ami d'André Ravéreau et de Manuelle Roche, évoque Issedraten (p. 301) dans l'ouvrage *Les Berbères, Mémoire et identité* [Paris, Errance, 1987], Arles / Alger, Actes Sud/Babel / Barzakh, 2007.

¹⁴ Émile Masqueray, *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouis de l'Aourâs Beni Mozâb)*, thèse présentée à la faculté des lettres de Paris, Paris, Éditions Ernest Leroux, 1886.

¹⁵ Courant dissident de l'islam majoritaire considéré comme particulièrement rigoureux.

¹⁶ Gabriel Camps, *op. cit.*

principalement se protéger du soleil, d'où la nécessité de réaliser des ouvertures de taille réduite. Les constructions du M'Zab admirées par les deux auteurs sont très différentes de celles d'Issedraten. D'une part, elles montrent un refus total d'ostentation. D'autre part, les ouvertures ont la petite taille réclamée par le climat. Séduit par la thèse d'un exode massif des Ibadites au XI^e siècle depuis Issedraten, André Ravéreau en conclut que les habitants de cette ville, opulents Ibadites originaires de régions plus clémentes, auraient soudainement pris conscience de la nécessité de construire, en accord avec leurs principes religieux, un habitat non ostentatoire et adapté au climat. Le fait que cette rigueur constructive et cette pertinence climatique soient le fruit d'une décision et non d'un geste transmis au fil des générations a permis à André Ravéreau et Manuelle Roche d'espérer un sursaut similaire de la part de nos contemporains au regard des problématiques de notre époque.

Mais, aux yeux de nombreux chercheurs, la réalité historique était plus complexe. Déjà en 1922, le sociologue Marcel Mercier penchait pour une « prise de possession lente mais sûre de la *chebka* ¹⁷ » par les Ibadites, et écrivait à propos des fugitifs d'Issedraten : « Le Mzab leur apparut, dès lors, comme la forteresse inexpugnable de leur foi. Son aridité désespérerait l'oppressé [et] les cités abadhites ¹⁸ existant déjà, faciliteraient un établissement rapide ¹⁹. » Dans sa thèse, Brahim Cherifi indique que si un exode eut lieu depuis Issedraten, ce fut au XIII^e siècle ²⁰, à une époque où la vallée était déjà largement urbanisée par des Ibadites issus de multiples groupes lignagers, qui se seraient implantés plus tôt, de manière progressive. Il souligne de surcroît que, loin de se réfugier au M'Zab pour s'isoler du reste du monde, les Mozabites auraient au contraire réorienté vers la vallée une activité économique confisquée par une autre puissance, les Hillaliens, dans les zones où les Ibadites étaient auparavant installés ²¹.

Si l'on ne sait pas vraiment aujourd'hui qui étaient majoritairement les constructeurs des bâtiments climatiquement inadaptés et ouvragés d'Issedraten, on peut seulement affirmer que, si des Ibadites fuyant Issedraten, probablement au XIII^e siècle, ont construit ou participé à la construction des bâtiments ouvragés de cette ville, ils n'ont pas reproduit de bâtiments similaires au M'Zab, mais ont occupé des bâtiments simples et adaptés au climat dont le principe existait probablement avant leur arrivée.

L'origine exacte des populations du M'Zab importe finalement peu sur les conclusions architecturales d'André Ravéreau, car les Mozabites ont eu à maintes périodes la capacité financière, technique et suffisamment de contacts

¹⁷ Marcel Mercier, *op. cit.*, p. 31.

¹⁸ Abadhites est une autre appellation des Ibadites.

¹⁹ Marcel Mercier, *op. cit.*, p. 31.

²⁰ Voir dans la thèse de Brahim Cherifi, *op. cit.*, p. 142, la note évoquant le texte de Marguerite Van Berchem : « À la recherche de Sédrata, deux campagnes de fouilles sur le site de l'ancienne capitale ibadite », dans *Algeria et l'Afrique du Nord illustrée*, Alger, Ofalac, octobre 1953, p. 15.

²¹ Brahim Cherifi, *op. cit.*, p. 125-148, chapitre consacré au repeuplement du M'Zab.

avec l'extérieur pour pouvoir construire des bâtiments extrêmement ouvragés, notamment des mosquées. Ils s'en sont dispensés, très probablement par rigueur morale, tout comme ils ont appliqué cette rigueur et ce refus d'ostentation à leurs tenues vestimentaires et à leur comportement quotidien, jusqu'à aujourd'hui. L'hypothèse d'André, à laquelle nous adhérons, est que ces principes eurent au M'Zab un retentissement majeur sur la qualité architecturale des bâtiments.

Citons un des nombreux exemples soulignés par Marcel Mercier : « La hauteur de la maison dépasse 8 mètres (16 coudées) dans l'oasis ; par contre, dans la ville, il est interdit d'aller au-delà de 7 mètres (14 coudées) ; dans le centre, au quartier d'Ammas n Ar'rem, ce chiffre est même réduit à 6. Cette réglementation a été édictée pour qu'aucune maison ne puisse gêner, par son ombre portée, les demeures voisines. Dans le haut de la ville, comme les constructeurs bénéficiaient déjà de la forte déclivité du sol qui étage naturellement les constructions, la hauteur est légèrement moindre. Ces règles ont été jusqu'à présent scrupuleusement observées ²². » Brahim Cherifi mentionne sous l'appellation de *lawamna* le « corps d'experts qui a pour mission principale de veiller au tracé des canaux d'irrigation, aux normes de construction, et a le pouvoir de déterminer les limites des terrains et des jardins ²³ ». Prenons quelques autres exemples parmi ceux rapportés par Messen Nacer, chercheur originaire de la région ²⁴ : les rares ouvertures pratiquées dans les murs des maisons devaient cumuler protection contre les vents dominants et protection contre les regards des voisins d'en face ; les *ikomars*, galeries situées en terrasse, devaient à la fois être ouverts au soleil et fermés au sirocco. La précaution sera identique concernant l'ouverture des tentes selon leurs lieux d'implantation ²⁵. Autre exemple, la largeur des rues était conditionnée par les moyens de locomotion de l'époque, c'est-à-dire deux ânes chargés qui se croisent. En 2007, à l'occasion de la commémoration de l'inscription du M'Zab au Patrimoine mondial de l'Unesco organisée par Zouhir Ballalou, au moment où il était directeur de l'OPVM ²⁶, je rencontrais Younes Babanedjar, à l'époque architecte dans le même organisme ²⁷. Ce dernier m'a indiqué qu'il existait un code écrit régissant ces règles d'urbanisme. Il serait passionnant de traduire ces règles, car cela permettrait de vérifier si la volonté d'équité de la société mozabite démontre bien *la puissance de la modération* pour utiliser une terminologie chère à Pierre Rabhi en matière de construction et d'urbanisme ²⁸. On peut le présumer car elle se décline encore aujourd'hui dans des règles de vie. Par exemple, les célébrations de mariage sont collectives, ce qui permet une mutualisation des moyens pour financer les festivités.

²² Marcel Mercier, *op. cit.*, p. 146-147.

²³ Brahim Cherifi, *op. cit.*, p. 388.

²⁴ Entretien personnel, 2012.

²⁵ Le sirocco souffle dans des directions différentes selon les régions.

²⁶ OPVM : Office de protection de la vallée du M'Zab.

²⁷ Younes Babanedjar succédera quelques années à Zouhir Ballalou à la direction de l'OPVM.

²⁸ Pierre Rabhi, *La Puissance de la modération*, Lagorce, Ozhoni Éditions, 2015.

Il y aurait beaucoup à dire à la fois sur la manière dont les différents groupes lignagers de la vallée du M'Zab se répartissent et cohabitent, et sur celle dont les décisions collectives sont prises, manière que l'on pourrait considérer aujourd'hui comme particulièrement démocratique²⁹.

Les conclusions d'André Ravéreau en termes de pertinence structurale et d'adaptation au climat restent valables quelles que soient les raisons sociologiques qui ont favorisé leur épanouissement.

La place de Manuelle Roche dans ce livre

Il est certainement temps de reconnaître le rôle de Manuelle Roche dans la réalisation de cet ouvrage, comme de la plupart des livres publiés sous le nom d'André Ravéreau, à l'exception de celui sur les chapiteaux méditerranéens³⁰. L'idée de faire un livre sur le M'Zab est venue d'elle. Pendant son séjour en Algérie, Manuelle Roche avait elle-même publié un ouvrage sur la région³¹, en prenant conseil auprès d'André³². Un de ses films, qui titrait aussi *Le M'Zab*, fut plusieurs fois distingué³³. Quand André Ravéreau et Manuelle Roche sont revenus en France, pour s'installer dans un village assez isolé en Ardèche à la demande de Manuelle, celle-ci a senti la nécessité de fournir à André une compensation à cette sorte d'exil. André Ravéreau aimait à deviser longuement sur divers sujets d'architecture avec les étudiants et les jeunes architectes qui venaient puiser à son enseignement. Il écrivait aussi des articles et divers plaidoyers sur les sujets qui lui tenaient à cœur, notamment pour défendre un enseignement en lien avec la pratique et l'aspect concret du chantier. En revanche, il n'avait jamais envisagé d'écrire un livre. André comprit aisément l'intérêt de faire partager ses réflexions au plus grand nombre. Il se mit donc au travail. Manuelle tapait les textes qu'il avait rédigés à la main ou qu'il lui dictait. Je l'appris bien après, la première mouture fut refusée au prétexte qu'elle n'était pas adaptée à un large public et l'éditeur confia alors le manuscrit à un écrivain qui en retravailla le texte. À la lecture du résultat, le couple fut consterné de ne plus y retrouver les intentions de l'architecte. Manuelle proposa de se faire, là encore³⁴, l'interprète d'André. Divers témoins³⁵ ont dit combien les négociations furent âpres entre eux pour rédiger les pages qui suivent³⁶. Chaque mot a été pesé par André Ravéreau, chaque idée est la sienne, et les formules les plus percutantes sont de sa composition ; en ce sens, il est totalement l'auteur de l'ouvrage, il est la pierre

dont est faite la structure, il est le sable et la chaux du mortier. Et pourtant, le liant, comme l'eau apportée au mortier, est le plus souvent insufflé par Manuelle Roche. Sans son apport, il n'y aurait probablement pas eu de livre du tout. En effet, André voulait condenser tous les textes, et trouvait que toute explication extérieure à la démonstration architecturale alourdissait le propos, alors que, souvent, des développements s'avéraient nécessaires. Tant qu'elle n'avait pas elle-même compris, Manuelle lui posait des questions, prenait de nombreuses notes, transcrivait ses réponses, puis lui soumettait le résultat. En ce sens, Manuelle Roche peut être considérée comme coauteure du texte. Par ailleurs, si elle admirait profondément les idées d'André, celui-ci en retour était émerveillé par la pertinence de ses prises de vue. Parfois, il lui faisait des commandes précises, mais, avec le temps, Manuelle cadrait toutes ses photos d'architecture en anticipant les intentions de l'architecte, car elle avait complètement assimilé ses préoccupations. Plus tard, je compris qu'André communiquait bien plus par l'image que par les mots et que, probablement, il aurait aimé écrire comme on dessine.

Les enjeux du livre

La particularité du travail d'André Ravéreau est qu'il est toujours focalisé sur la déclinaison architecturale du sujet étudié. Or, s'il se trouve de nombreux candidats aux études sociologiques, curieusement, les analyses architecturales sont beaucoup plus rares. Il en existe, cependant. Marcel Mercier, par exemple, détaille longuement dans sa thèse la manière dont les maisons du M'Zab étaient construites, car il avait pu assister lui-même à des chantiers locaux³⁷. On peut parfois sourire en lisant certains de ses commentaires condescendants imprégnés des relents d'une formation académique contre laquelle André Ravéreau s'est toujours insurgé. Dépassant tout de même le carcan de ses *a priori*, Mercier fait souvent preuve d'une grande admiration pour la qualité et l'ingéniosité des dispositifs. Malgré une posture parfois critiquable, son étude cherche à établir une description objective. À l'opposé, la démarche de Ravéreau vise à effectuer une observation opérationnelle de l'existant et à produire un jugement sur la pertinence des dispositifs analysés, ceci afin de réfléchir sur ce qu'il convient de faire aujourd'hui ou conviendra de faire demain. En cela, cette réflexion me semble inégalée. Sans intention, peut-on imaginer produire une architecture de qualité ?

³⁷ Marcel Mercier, *op. cit.*, p. 207-229.

²⁹ Ce traitement démocratique n'empêchant pas parfois de violents conflits. Tout ceci est abondamment traité dans les ouvrages précédemment cités.

³⁰ André Ravéreau, *Le Sens et l'Équilibre*, Le Vigan, Éditions Études et Communications, 2003.

³¹ Ce livre, à caractère davantage sociologique, fut initialement publié sous le titre *Le M'Zab, Architecture ibadite en Algérie*, Paris, Arthaud, 1973. Une nouvelle édition a paru sous le titre *Le M'Zab, Cités millénaires du Sahara*, Le Vigan, Éditions Études et Communications, 2003.

³² Elle avait été guidée par un jeune homme, Ahmed Merghoub, qui l'a également accompagnée lors de la réalisation de films sur le même thème.

³³ Le film *Le M'Zab* a obtenu le premier prix de la section critique cinématographique avec délibération unanime du jury international de la 7^e Festival du film ethnographique et sociologique de Florence en 1966 (Rassegna internazionale del film etnografico e sociologico, 7-13 février 1966) et a aussi obtenu la mention d'honneur lors du II^e Festival international du film d'architecture à Prague en 1967.

³⁴ En effet, comme Manuelle Roche parlait le grec, elle fut réellement son interprète au moment de leur première rencontre sur un chantier de reconstruction qu'André Ravéreau dirigeait en Grèce ; voir son récit dans *Du local à l'universel*, Paris, Le Linteau, 2007.

³⁵ Notamment l'architecte Philippe Lauwers, ancien stagiaire au M'Zab, puis collaborateur sur de nombreux projets, et qui était devenu un ami de la famille. Plus tard, leur petite-fille, Émilie Poirson, fut témoin d'autres échanges animés au moment de la réalisation de leurs ouvrages.

³⁶ En participant à l'élaboration finale du livre *Du local à l'universel* et à la rédaction d'un ouvrage sur les portiques méditerranéens, je mesurais les difficultés que Manuelle avait pu rencontrer. Après sa disparition, l'association Aladar connut la même expérience lors de la rédaction d'autres manuscrits.

L'analyse d'André Ravéreau est d'emblée non exhaustive, ce que souligne le choix de classer les chapitres par ordre alphabétique. Les titres des chapitres nous informent sur les objectifs de l'auteur. Si « arc », « couronnement », « enduit », « escalier », « hydraulique », « latrines », « maison », « mosquée », « pinacle », « plâtre », « rangement », « siège », « site », « terrasse », « tombe », « tympan »... font référence à des notions concrètes, en revanche, « art », « esthétique », « formalisme », « géométrie », « morale », « ordonnance », « proportions », « signal/signe/signifiant »... sont de facture bien plus abstraite et universelle. Ce livre est une réflexion sur l'architecture en général, aussi on ne s'étonnera pas d'y voir figurer un chapitre intitulé « temples grecs » alors que le cœur du sujet est ailleurs.

André Ravéreau, loin de recommander de copier l'ancien simplement parce qu'il est ancien, exhorte ses lecteurs à s'inspirer d'un dispositif, par exemple les fenêtres étroites, parce qu'il est pertinent, quitte à trouver des moyens simples et économiques pour pallier les inconvénients ponctuels liés à une courte période de froid ou aux assauts du sirocco. Plus tard, il reconnaîtra avoir conçu lui-même des fenêtres trop grandes au regard du climat local. Il dira aussi qu'il ne mesurait pas, alors, les méfaits écologiques liés à la production de produits industriels comme le béton ou le plastique dont il pouvait conseiller l'utilisation³⁸ s'ils étaient les produits les plus accessibles et les moins onéreux localement. Par ailleurs, il construira en terre à Mopti³⁹ car, dans ce pays, les ouvriers en maîtrisaient les techniques, et le matériau était facilement disponible.

On comprendra que cette démarche contrarie certains courants dont le discours prône la technologie comme unique réponse à tous les défis de l'humanité.

Relire ce livre m'a permis de constater combien André Ravéreau était sincère en disant avoir vécu une « révélation architecturale » au M'Zab. Il aura fallu la conjonction de plusieurs facteurs pour susciter une telle séduction : la légèreté de la construction permise par le *timchemt*⁴⁰, la taille exceptionnelle de ces villes sahariennes⁴¹ du fait de leur attractivité économique et intellectuelle, la rigueur de la conception, et peut-être mille autres détails invisibles à nos yeux. Mais, passé cette séduction, une intuition l'a propulsé au-delà des apparences.

Il conclura le chapitre sur les temples grecs par : « Finalement, ce qu'en architecture je suis prêt à critiquer, ce n'est pas tant le décor que la dépréciation d'une structure détournée à des fins d'effets⁴² » et par : « Le M'Zab,

³⁸ S'il avait dû construire aujourd'hui, nous disait-il, il aurait été bien plus vigilant et se serait questionné sur l'impact écologique des matériaux.

³⁹ Voir André Ravéreau, *L'Atelier du désert*, op. cit., p. 149.

⁴⁰ Le *timshent* est un plâtre local qui, par une prise rapide, permet de construire des structures en pierre locale bien plus fines que les murs de terre des autres *ksour*.

⁴¹ Plus de 10 000 habitants dès les temps décrits par Marcel Mercier à Ghardaïa, un peu moins dans les autres villes.

⁴² Il citera alors son aphorisme préféré d'Auguste Perret : « Cacher un poteau est une faute mais faire un faux poteau est un crime. » (*infra*, p. 215).

véritable foyer de civilisation, a su se dégager il y a dix siècles de ce travers quasi universel : c'est sa qualité et la leçon qu'il nous transmet. »

André Ravéreau, quelque temps avant son décès, avait pour projet de réaliser une exposition avec les photos de Manuelle Roche sur les tombeaux et mosquées du M'Zab. Comme il menait de nombreux projets d'édition en parallèle, qu'il était très souvent sollicité pour des conférences ou des débats, et que personne ne s'était encore engagé à accueillir cette exposition, ses commentaires se sont bornés à la première planche. Sur celle-ci, il admire la facture, comme il aimait à dire, de certains poteaux du M'Zab, très évasés à leur sommet pour absorber aisément l'encombrement des poutres, et très fins à leur base, pour optimiser le trajet des forces et le travail en compression. Il comparait ces poteaux à différents dispositifs prestigieux, notamment les pilotis en béton conçus par Le Corbusier pour l'Unité d'habitation de Marseille. Par ailleurs, au cours d'une discussion à propos des pertinences constructives du M'Zab, André m'expliqua qu'en l'absence de réflexion, le désir de représentation produira le plus souvent un minaret de la même taille de sa base au sommet. Or, les minarets du M'Zab, au contraire des piliers précédemment décrits, ont une base assez large et s'élèvent en rétrécissant. C'est encore là le signe d'une intelligence constructive majeure : optimum statique (le minaret étant creux, contrairement au pilier, il repose sur sa périphérie dont la base doit être large pour assurer la stabilité), économie de matière et diminution de la prise au vent. Leur silhouette élancée découpée sur le ciel nous impressionne peut-être plus que ne le ferait une décoration chargée. Ces gestes justes nous apaisent, nous satisfont. Pour compléter notre propos, il est important de souligner combien, aux yeux d'André Ravéreau, l'esprit avec lequel on conçoit une structure est le même que celui avec lequel on conçoit un espace, dans le but final de servir l'homme au mieux de toutes les contraintes de son environnement⁴³.

Ces quelques exemples ne sont qu'un échantillon des observations et préceptes collectés par André tout au long de sa carrière. Son livre sur le M'Zab lui a permis d'en formaliser les plus fondamentaux, en particulier les réflexions que cette architecture lui a inspirées. De ce fait, il a été pendant longtemps le livre de chevet de nombreux jeunes et moins jeunes, architectes ou non, et constitue une référence aussi incontournable que *Construire avec le peuple*⁴⁴ de Hassan Fathy, qui avait préfacé la première édition du présent ouvrage, ou *Architecture sans architectes* de Bernard Rudofsky⁴⁵. Provisoirement éclipsé dans une période où les marchés financiers semblaient devoir répondre à tous les

⁴³ L'architecte Halim Faïdi soulignera ce souci d'André de servir l'homme dans l'entretien repris dans le film de Jean Asselmeyer, *André Ravéreau et l'Algérie, Et le site créa la ville*, HKE Production, 2019, 64'.

⁴⁴ Hassan Fathy, *Construire avec le peuple, Histoire d'un village d'égypte : Gourna* [Sindbad, 1970], Arles, Actes Sud, 1999.

⁴⁵ Bernard Rudofsky, *Architecture sans architectes*, Paris, Éditions du Chêne, 1977.

besoins de l'humanité, il redevient au goût du jour, au moment où nos sociétés s'interrogent sur les moyens de préserver la planète. Innovant dans ses propres réalisations tant en Afrique qu'en Grèce ou en France, à partir des enseignements qu'il a lui-même reçus de l'architecture traditionnelle, André Ravéreau nous montre ici comment il est possible, quelle que soit l'époque, d'obtenir de grandes satisfactions à l'aide des moyens les plus simples. Espérons que son message sera durablement entendu ⁴⁶.

⁴⁶ Nous signalons que l'association Aladar (Association Les Amis D'André Ravéreau) qui a accompagné l'architecte après le décès de Manuelle Roche dans la finalisation d'ouvrages à paraître fait partie des organismes qui s'emploient à perpétuer sa pensée, notamment par la préparation d'expositions. Aladar a relu cet avant-propos en y apportant ses remarques. Par ailleurs, les archives d'André Ravéreau et de Manuelle Roche ont été déposées en décembre 2020 au Mucem (Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, Marseille) et y sont consultables.

DE L'IMPLICITE EN ARCHITECTURE (APHORISMES)

par Hassan Fathy

Dans notre urbanisme, aujourd'hui, nous devons connaître la distance maximale qu'il faut parcourir pour rencontrer un arbre. Et quel arbre ? cela aussi compte. Si j'apporte à Louxor des arbres d'Extrême-Orient, esthétiquement, ils ne s'intègrent pas dans notre paysage. C'est comme ça que je comprends le mot « esthétique ». L'harmonie complète entre la chose, la forme, et la place où se trouve cette forme. Et non seulement géographiquement, mais même cosmiquement. Dans les îles du Pacifique, on a trouvé que les pousses d'arbres transplantés allaient vers l'île-mère. Nous autres aussi sommes comme ça. Il faut sentir cette harmonie. Je crois que l'harmonie, c'est ce qui est à la base de tout. C'est pour cela que j'insiste : pour notre urbanisme, il ne faut pas nous priver de rencontrer quand il le faut un arbre. Et l'arbre juste, à la place juste, puis un animal juste aussi.

Il y a une très grande différence entre un Africain qui, comme je l'ai vu dans un film, tue un lion avec une canne, pas même un sabre, il lui faut donner un coup dans le cou, sur les vertèbres. Là, le lion et lui ont une chance. Mais si je tue le lion avec une mitrailleuse à l'abri dans un tank, est-ce un sport ? Que faisons-nous de nous-mêmes et de nos valeurs ? En architecture aussi, nous sommes en train de tuer les lions avec des tanks, à la mitrailleuse. Et nous résolvons le problème de l'habitat comme ça.

Nous, Manuelle Roche et Maya Ravéreau, sommes allés au Caire en 1976 rencontrer Hassan Fathy dont l'esprit, l'œuvre nous tenaient à cœur. Il nous a accordé un très long entretien que nous avons enregistré et nous a autorisé à en publier de larges extraits autour de quelques thèmes.

l'harmonie. En musique, la dissonance gêne physiquement et spirituellement. Tandis que l'harmonie, c'est toujours poser le problème et en trouver la solution. Lorsque vous pensez un problème, vous souffrez terriblement. Jusqu'à ce qu'il soit résolu.

Que vous suggère, par exemple, une colonne cylindrique avec un linteau simple ? Moi, je m'identifie, je me projette. *J'incarne* la colonne, et je vois si je peux porter ça sans fatigue. C'est un jeu de forces et d'expérience, bien que je n'aie jamais porté de marbre, que je n'aie jamais cassé de marbre au bureau de la résistance des matériaux...

Vous me demandez quelle musique *j'entends* en regardant le M'Zab, voilà qui est très intéressant. J'aime beaucoup, laissez-moi penser un peu...

Une idée comme ça : la musique du désert, des Bédouins, comme le mouvement du vent. Je me rappelle, quand j'étais enfant, au bord du canal Mahmoudi, à Alexandrie, de l'autre côté les Bédouins campaient. Et ils chantaient « ou... ou... ouine... ». Le mouvement du vent. Une fois, j'étais au pied des pyramides, et des Bédouins chantaient, comme ça, et le même vent soufflait... Voilà ce que le M'Zab m'inspire. Mais ce n'est pas là une réponse exacte à votre question. Là, il y a seulement similitude de mouvement, de son et de rythme. Mais pour une transposition, quel musicien a senti, exprimé ce sentiment directement, comme les Mozabites avec leur architecture ?

Il faut que quelqu'un nous compose le désert. Il aura là une grande source d'inspiration... Et vous avez raison : c'est très simple. Ce qui définit la musique classique connue, ce sont « les canons de l'art musical » : le contrepoint, l'harmonie, etc. Mais au M'Zab, ce qui donne qualité aux expressions ne vient pas d'un diplômé du Conservatoire : c'est la musique *avant* le Conservatoire.

Hassan Fathy

UNE RECHERCHE DE COHÉRENCE

par Manuelle Roche

Ce livre raconte une très vieille histoire d'amour entre un homme et une architecture.

En 1949, André Ravéreau, accompagné d'un ami plus jeune que lui et comme lui étudiant en architecture (quatre ans de captivité avaient éloigné le premier de ses études), fit, d'Alger où il travaillait, le voyage vers Ghardaïa, que l'on disait, dans les milieux artistiques du pays, pittoresque et intéressante. Les deux hommes prirent le chemin de fer jusqu'à Djelfa, puis un autobus « Bou Kamel » qui suivait alors une piste, avec unique escale à Tilghrempt où l'on trouvait un *bordj*, caravansérail aujourd'hui abandonné non loin de la nouvelle route.

« Comme tout le monde, dit Ravéreau, j'ai reçu la séduction de Ghardaïa avant d'en faire l'analyse. On a l'intuition que les choses possèdent un équilibre que l'on appelle esthétique, et cela avant de savoir comment c'est un équilibre. Et l'on est satisfait. Avec l'éducation que j'avais reçue — celle des écoles d'architecture — on a des réactions très proches de celles du public non-architecte. Et de ce fait, c'est l'analyse qui me l'a appris par la suite, j'ai vu dans le M'Zab à la fois la rigueur que j'aimais chez Perret, dont j'étais l'élève, et les formes exaltantes que l'on trouve chez Le Corbusier, moins rigoureux.

Mais huit jours plus tard nous avons entrepris un commencement d'étude. Cette première année, nous ne sommes pas entrés dans une seule maison. Nous avons simplement circulé à l'extérieur. Et, au

fond, la séduction la plus vive a été ce petit monument en forme de *mihrab*, aujourd'hui entouré d'habitations mais qui était alors isolé sur le chemin de la palmeraie. Nous étions encore impressionnés par les expositions de Paris, les sculptures de Moore et de Picasso. L'art abstrait dont nous étions nourris ; et nous étions frappés de ce que cette tombe contenait, que nous avions admiré dans l'art abstrait. Mais nous ressentions également que cette construction avait beaucoup plus d'importance dans sa civilisation que les sculptures de notre époque n'en avaient dans la nôtre. Ce n'était pas une abstraction gratuite, avais-je pensé, avant de saisir ce que je sais maintenant : ce n'est pas du tout une abstraction. »

L'année suivante, André Ravéreau retourna au M'Zab avec d'autres amis étudiants.

« Cette fois, nous avons pris des mesures à l'intérieur d'une maison. Mais revenant au tombeau qui m'avait intéressé, nous avons commencé à réfléchir sur l'arc, ce qui nous a permis ensuite de publier un article traitant du sujet. Nous avons été choqués par les bâtiments administratifs que les ingénieurs français construisaient sur place, car eux faisaient des arcs avec des cintres, bien ronds. Aujourd'hui, je ne saurais vraiment plus dire quelles ont été mes réactions premières, profondes, car les choses me sont apparues au cours des ans. On s'aperçoit que des révélations analytiques se font jour après des années. Au M'Zab, c'est encore plus vrai qu'ailleurs. Voilà pourquoi je souhaite la création d'ateliers régionaux. »

André Ravéreau et certains de ses camarades de promotion n'étaient pas pressés d'obtenir leurs diplômes. Ils essayaient chaque année des échecs retentissants devant un jury auquel ils présentaient des études sérieuses et sobres, alors que ce jury attendait plutôt ce qu'il était convenu d'appeler des « rendus », où l'artifice de la présentation comptait davantage que la réflexion. Poussé enfin par une mère inquiète de son avenir et qui commençait à trouver mortifiants ces échecs, dont il lui était difficile d'accepter qu'ils soient quasi volontaires, il présenta un travail à la fois rigoureux et conforme à l'esprit du « rendu », ce qui lui valut sans difficulté une mention.

« Mon diplôme ne traitait pas du M'Zab. Non que l'envie m'en manquât, mais je ne me sentais pas le droit de parler de quelque chose que je connaissais encore si mal. Pourtant, c'est en

voyageant à l'étranger que l'on voit mieux ensuite son propre pays. J'ai compris ce que l'humide apportait à la Normandie seulement après avoir vu ce que le sec donnait au M'Zab. De par la différence, le phénomène du M'Zab m'était apparu bien plus clairement. J'ai donc fait mon diplôme sur la Normandie où j'avais vécu depuis l'âge de 12 ans. »

Dans les ateliers créés par Ravéreau, au M'Zab, les étudiants passaient au minimum trois mois et les jeunes architectes ne commençaient à projeter qu'après six mois de présence et de travail en collaboration. Mais avant de réaliser son rêve d'atelier, André Ravéreau était souvent revenu sur place étudier, travailler, et sans cesse tâcher de convaincre les Mozabites que, contrairement à ce qu'ils semblaient croire, leurs valeurs traditionnelles sont un exemple culturel universel.

En 1965, André Ravéreau est pressenti par le ministère de l'Information et de la Culture d'Algérie pour devenir architecte en chef des Monuments historiques. Aussitôt nommé, il s'efforce d'obtenir le « classement » de la vallée du M'Zab, y parvient en 1970, et crée à Ghardaïa un premier atelier du ministère. Ce classement, malgré nos espoirs, ne réussit qu'à freiner légèrement les destructions entreprises par les Mozabites eux-mêmes, car le monde machiniste — qui toujours se donne en exemple — est parvenu, là comme ailleurs, à persuader qu'il est le seul modèle et que ses architectures sont supérieures à toutes les autres. Néanmoins, les jeunes architectes qui s'étaient présentés purent exécuter, la plupart du temps avant destruction, hélas, de nombreux relevés. Certains ont déjà été publiés. Les autres demeurent dans les archives de cet atelier qui existait toujours en 1981. Un roulement d'architectes s'y instaura et, au fil des ans, les habitants en vinrent eux-mêmes à demander des opérations de restauration. Dans les années 1974-1976, lors de la création du deuxième atelier, les jeunes diplômés venus aider Ravéreau habitèrent comme lui des maisons de palmeraie. Avec l'assentiment des propriétaires, ils les restaurèrent eux-mêmes. Il y eut ainsi toute une éclosion de restaurations qui intéressa les habitants.

Alors qu'il était aux Monuments historiques, André Ravéreau construisit la maison d'un ami mozabite, le docteur M. La règle sur les cumuls dans la fonction publique lui interdisait d'accepter des honoraires pour cette étude. La surveillance du chantier lui aurait été difficile. Deux assistants se présentèrent alors spontanément : Philippe Lauwers, jeune

Couronnement

Au faite des maisons, la sortie d'escalier, protégée pour qu'il ne pleuve pas à l'intérieur, a la hauteur nécessaire. Les galeries (*iqomar*) ont les dimensions qui leur conviennent, ainsi que le mur d'acrotère qui entoure toutes les terrasses protégées. Tous ces éléments ont leur hauteur propre, sans que transparaissent aucun souci de rapports esthétiques ou de symétrie. On ne peut leur appliquer des formules qui absorberaient ces différentes hauteurs dans un gabarit commun, arbitrairement fixé. Cela donne cependant ces couronnements particuliers par nous ressentis comme esthétiques.

Dans le couronnement d'une construction mozabite, on peut voir, reconnaître, lire, qu'elle est parfaitement assujettie à l'organique et non pas à la disposition formelle. Chaque élément, comme on l'a dit de la hauteur, se trouve à la place qui lui convient. Si d'aventure une partie de la terrasse est insuffisamment protégée des regards, on surhausse à cet endroit l'acrotère, juste ce qu'il faut pour obtenir la protection voulue — pas davantage —, sans recherche d'ordonnance et de balancement mais, éventuellement, avec une belle courbe spontanée.

On peut distinguer deux formes de traitement des acrotères au M'Zab selon qu'ils terminent au ras du toit les terrasses non accessibles — les moins nombreuses — ou qu'ils couronnent les murs de celles où l'on peut accéder. Ce mur, percé de regards et protégeant l'intimité, se retrouve en d'autres lieux, notamment dans la casbah d'Alger. Il n'est donc pas spécifique au M'Zab, mais son utilisation y est là particulièrement féconde.

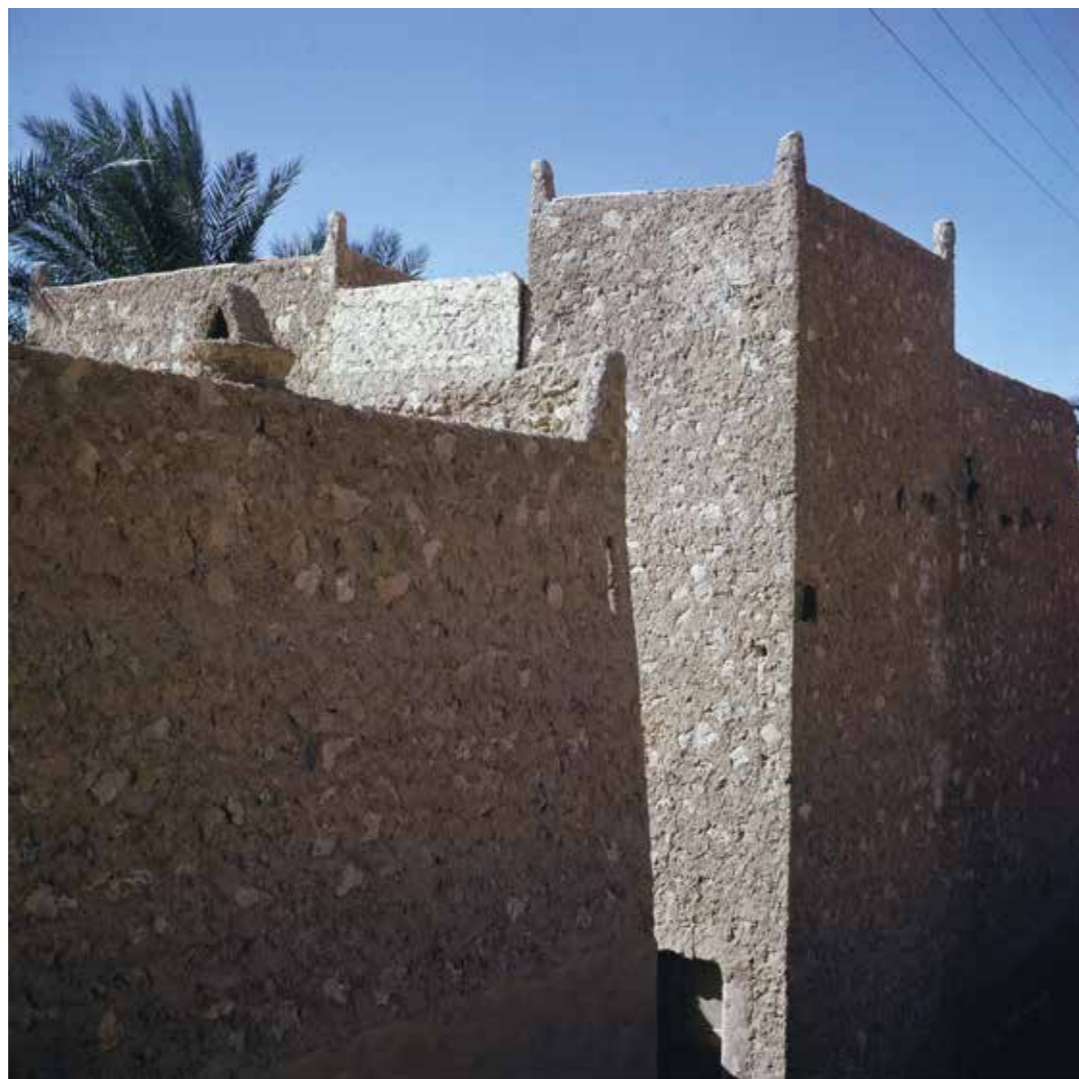
Si cet élément semble dominer dans notre vision de la maison mozabite, c'est sans doute parce qu'il est à la fois incessamment répété et d'une grande importance pour la qualité du lieu protégé, lieu privilégié des heures calmes, des soirées et des nuits estivales — où la température est douce alors que les pièces couvertes sont encore très chaudes —, lieu aussi d'une vie diurne ensoleillée l'hiver.



Maison dans la palmeraie avec ses acrotères.



Détails de couronnement.



La hauteur constante de ces murs d'acrotère est d'environ un mètre et demi. Le soleil et l'air peuvent passer. Cette dimension, qui serait insuffisante pour opposer un obstacle réel aux regards sur la terrasse voisine, est suffisante pour avertir l'homme qu'il ne doit pas insister, se pencher, regarder. Cette hauteur alerte, rappelle à la correction ; elle n'est pas un obstacle physique agressif, elle est « signe » de l'obstacle.

Une anecdote mérite d'être contée ici : une famille européenne vivait au M'Zab et y avait toujours respecté les règles en vigueur. Elle prêta la maison qu'elle louait à des amis qui, malgré toutes les recommandations, se comportèrent avec une grossière indiscrétion. Au retour de la famille, le propriétaire avait surhaussé le mur de soixante centimètres.

Dans les nouvelles constructions, on bâtit l'acrotère à deux mètres : il y a eu un tel afflux de population au M'Zab que les règles de politesse anciennes — ou ce qu'on appelle la règle morale — ne sont plus connues, n'ont plus cours. L'empêchement physique remplace la règle.

L'acrotère, tout en étant à la limite de la protection, exprimait une réserve et *c'est peut-être cela qui est architecture* : la mesure par excellence. Les soixante centimètres supplémentaires font que ce mur n'est plus l'expression d'une réserve, sa recommandation, son rappel, mais qu'il formule une *interdiction*. L'agressivité d'un gardien succède à la sollicitation d'un maître à penser. *À soixante centimètres près, il n'y a plus de civilisation*. On a, pour la hauteur des acrotères, d'autres soucis que de parler de « proportions ».

Escalier

70

Les escaliers du M'Zab procèdent des dispositions établies dans le Maghreb. On remarquera au chapitre « Maison » qu'au Maghreb et au M'Zab, les escaliers utilisent souvent des angles. L'escalier du Maghreb doit franchir des hauteurs assez imposantes car les étages y sont souvent hauts : il lui est nécessaire de s'enrouler sur lui-même autour d'un large pilier central dont les côtés absorbent les nombreuses marches d'une volée et cela dans un espace carré ou rectangulaire. Ces volées se développent de palier à palier.

L'escalier du M'Zab est presque systématiquement d'une seule volée car les étages y sont moins élevés. Il est pris entre deux murailles d'une structure — deux murs porteurs, par exemple — ou d'une paroi de remplissage qui relie la solive au plancher, faisant chevêtre, au limon. Au M'Zab comme au Maghreb, la dernière volée, celle qui mène à la terrasse, est protégée par une couverture qui suit le rampant des marches.

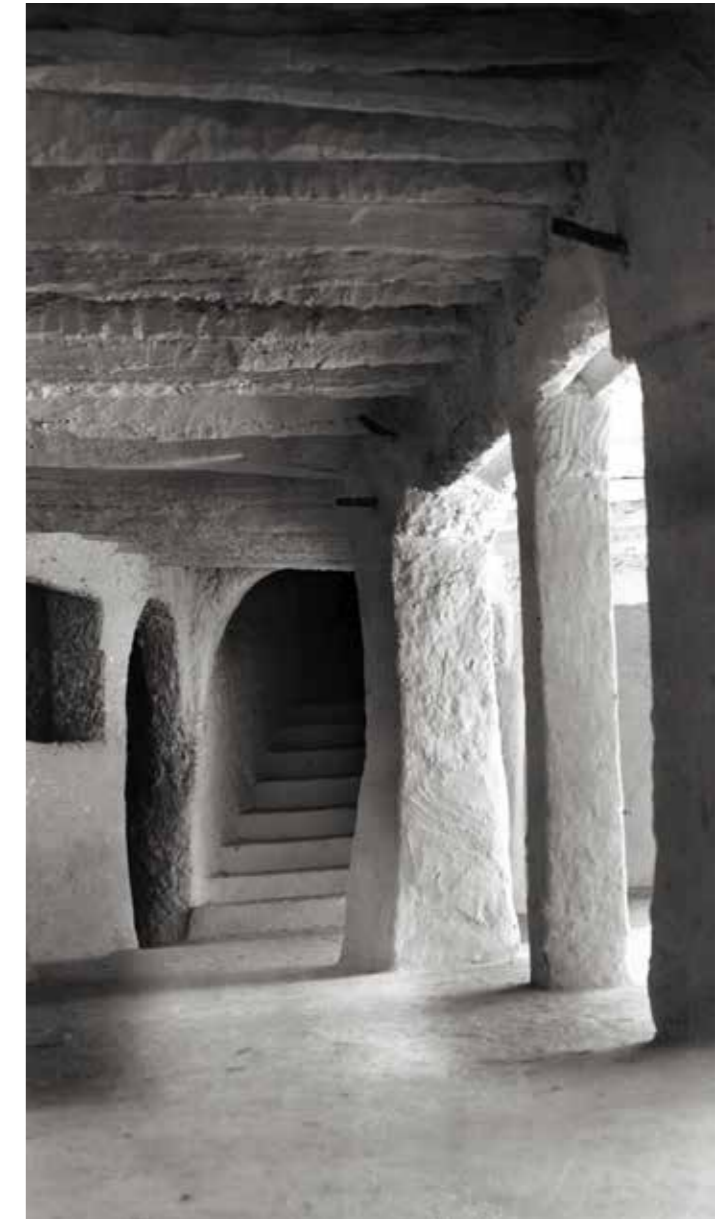
L'espace des escaliers du M'Zab et de tous les escaliers arabes est un lieu en lui-même, séparé des autres volumes que sont les pièces. Si la volée supérieure suit la volée inférieure, comme partout ailleurs, c'est dans la pente de la terminaison que les choses changent. Chez les Arabes et chez les Mozabites, la tête de l'homme qui monte est accompagnée par un plafond qui suit sa stature, qu'il s'agisse d'une sortie en terrasse ou d'un dernier niveau couvert. Quand l'homme n'est pas à la sortie en terrasse, qu'il se trouve donc à un étage quelconque, il trouve une récupération, rangement ou socle. C'est ce qui est intéressant : il y a tout le temps accompagnement et pas seulement quand on arrive à la terrasse.

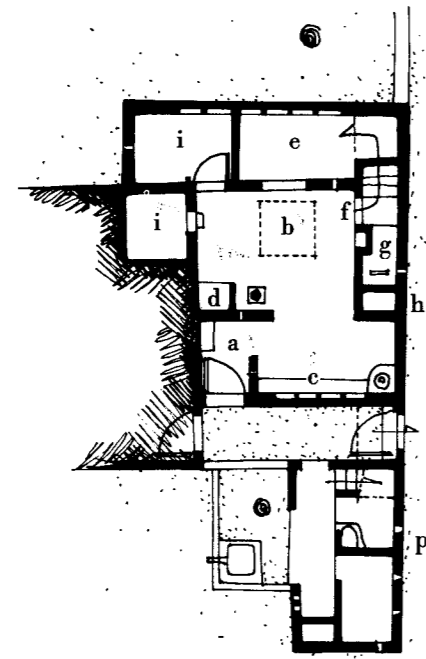
Dans les escaliers européens, malheureusement, la dernière volée est surplombée par des hauteurs vertigineuses. On va rejoindre l'horizontalité du dernier plafond et cet espace est perdu, hors de toute accessibilité, étranger.

La qualité des escaliers arabes ne tient pas essentiellement aux surfaces rampantes du plafond accompagnant l'escalier, mais au fait que, pendant le parcours, on est entre deux parois, de sorte que l'œil ne souffre

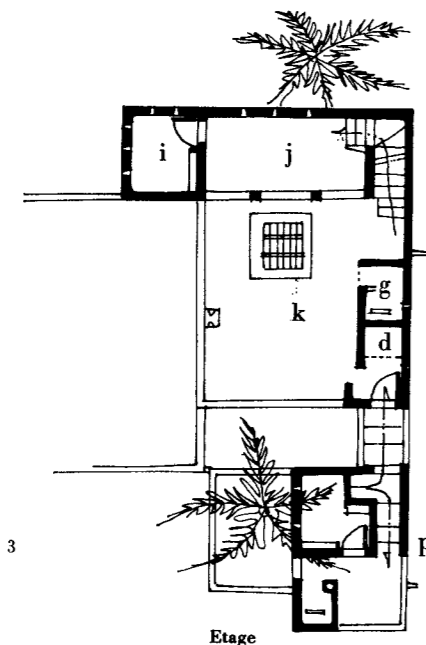
Rampe d'accès à une mosquée.

Accès aux terrasses d'une mosquée de ksar.

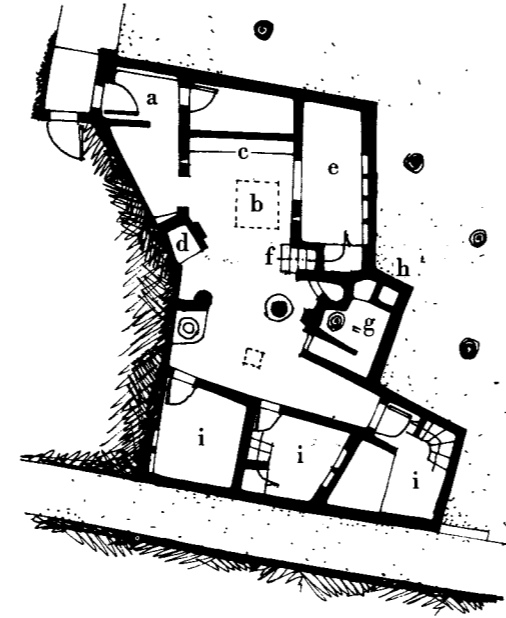




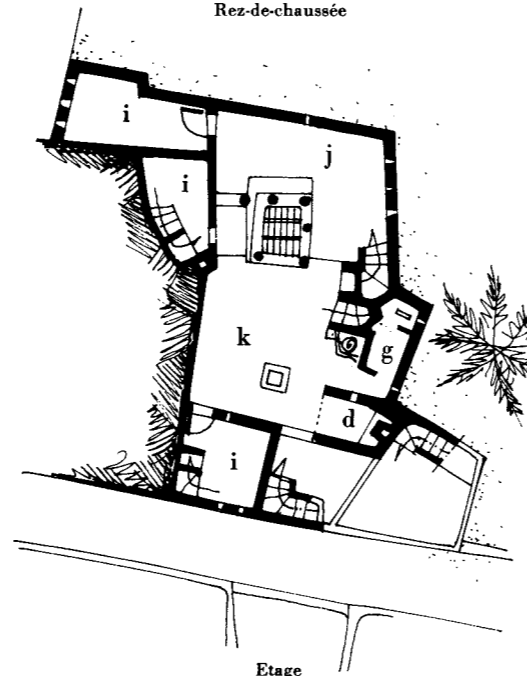
Rez-de-chaussée



Etage



Rez-de-chaussée



Etage

3. Plans de deux maisons du M'Zab (palmeraie).

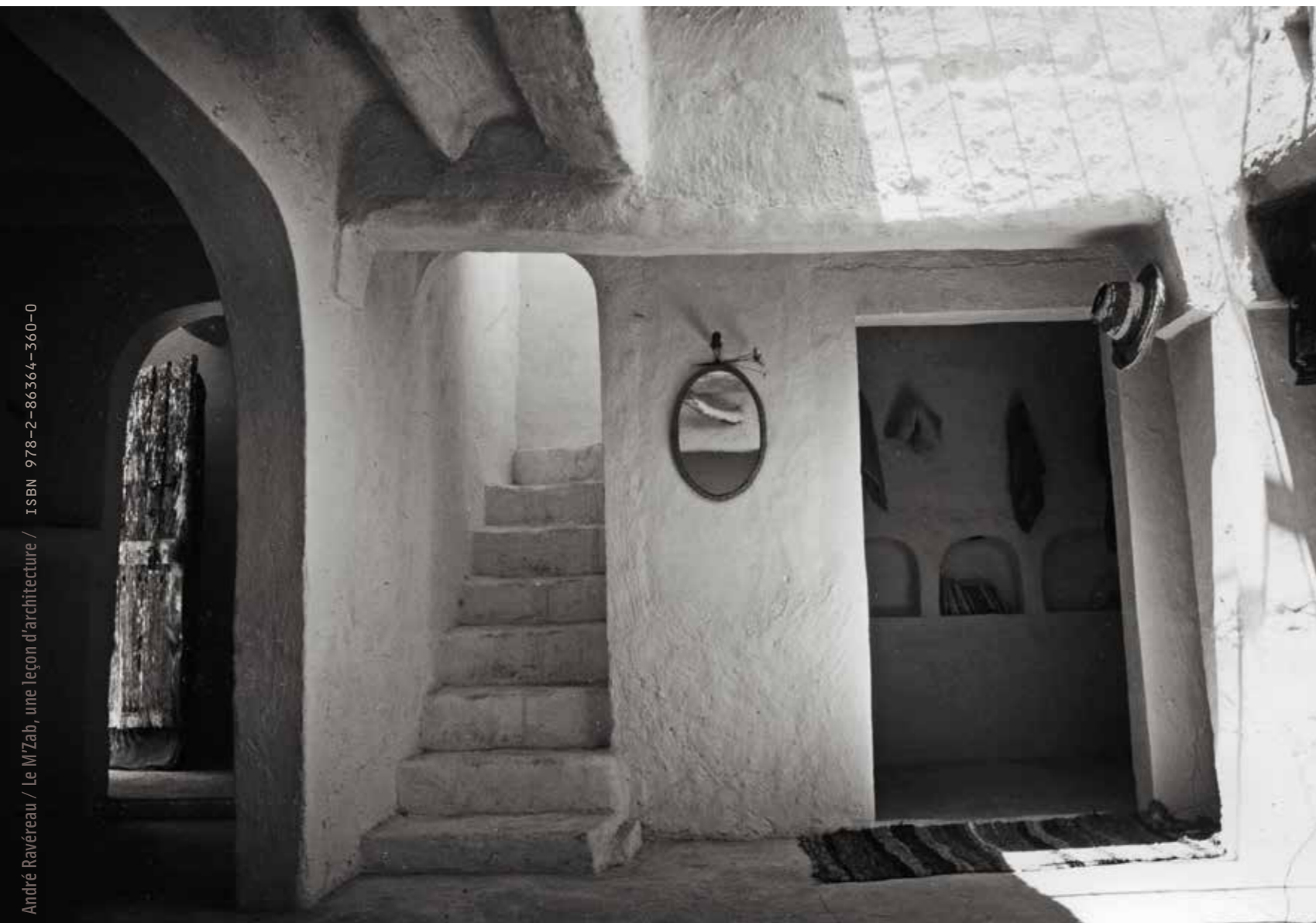
du coucher du soleil, les activités se transportent au niveau supérieur, lui-même équipé, comme au rez-de-chaussée, d'un certain nombre d'éléments : on y retrouve foyer, latrines, ablutions, chambres et même la place du métier à tisser. Que l'on ne s'y trompe pas : ce dédoublement de dispositions ne signifie pas un appartement au ras du sol et un autre à l'étage car il serait exclu de vivre en toutes saisons et à toute heure du jour, ou bien uniquement en bas, ou bien uniquement en haut. Le deuxième niveau, d'ailleurs, a souvent un nombre de pièces plus réduit que le premier ; il reste toujours un espace découvert en terrasse autour du *chebeq* et une bonne partie de celui qui est construit l'est en galerie. Aux heures transitoires du matin et du soir, ce sont ces loggias plus ou moins développées selon que l'on est en ville ou dans la palmeraie qui apportent un abri.

C'est donc le niveau de l'étage, *emess enej* (« centre du haut »), qui reproduit en quelque sorte le patio du Maghreb, mais selon une formule purement mozabite puisque l'on ne le trouve pas ailleurs. Là, il n'y a pratiquement plus de fenêtres sur le patio, la lumière étant quasi aveuglante : terrasses et murs, souvent peints en blanc, accentuent la réverbération. Mais sont présents les fentes d'aération et les regards.

Les pièces supérieures et les galeries sont disposées moins régulièrement qu'au Maghreb. Elles sont là, organiques et non classiques, bâties selon les besoins et dans le désintérêt total d'une quelconque volonté de symétrie, ce qui fait leur charme. En ville, les terrasses du deuxième niveau n'ont pas d'organisation particulière, le sommeil d'été à la belle étoile ayant surtout lieu dans la palmeraie.

Les possibilités d'ouvrir et de fermer le *chebeq*, de boucher les fentes d'aération d'un simple chiffon et d'utiliser l'un ou l'autre des multiples séjours de la maison selon l'heure ou la saison, constituaient une véritable climatisation de l'habitation mozabite. Comme elle n'est pas encombrée de meubles (métier à tisser mis à part, pour lequel il existe un emplacement à chaque niveau), on peut s'y déplacer aisément au lieu le plus confortable du moment.

À l'intérieur, les hauteurs sous plafond, extrêmement basses, sont limitées à l'échappée de la tête d'une personne évoluant debout, pour deux raisons : d'une part, on demande une moindre résistance aux murs en ne les élevant pas plus haut que nécessaire, d'autre part, *quand on n'a pas le souci de l'effet* et qu'on a satisfait aux ventilations, il n'est pas besoin d'une dimension qui excède de beaucoup la stature. Étant admis que, dans ce climat, la station assise *confortable* se fait à hauteur du sol [voir SIÈGE].



Sqiffa et west ed-dar : escalier et baie du tizfrit.

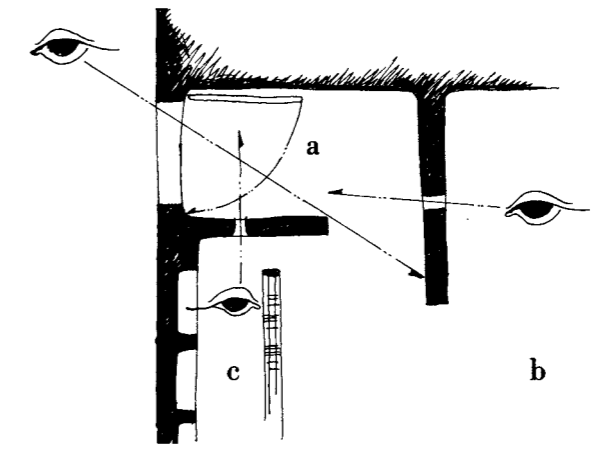
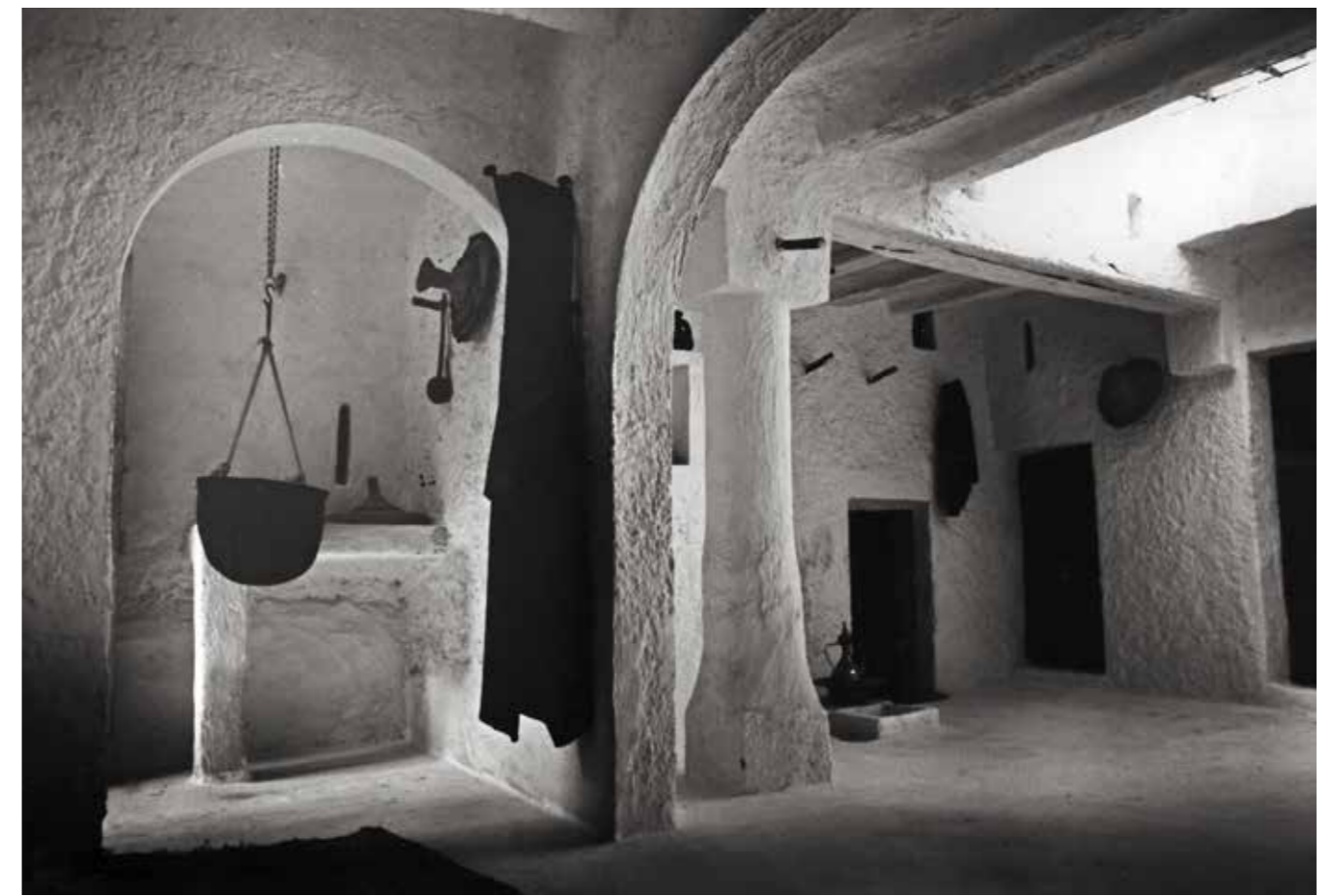


Schéma de sqiffa au M'Zab.
Sqiffa et west ed-dar.





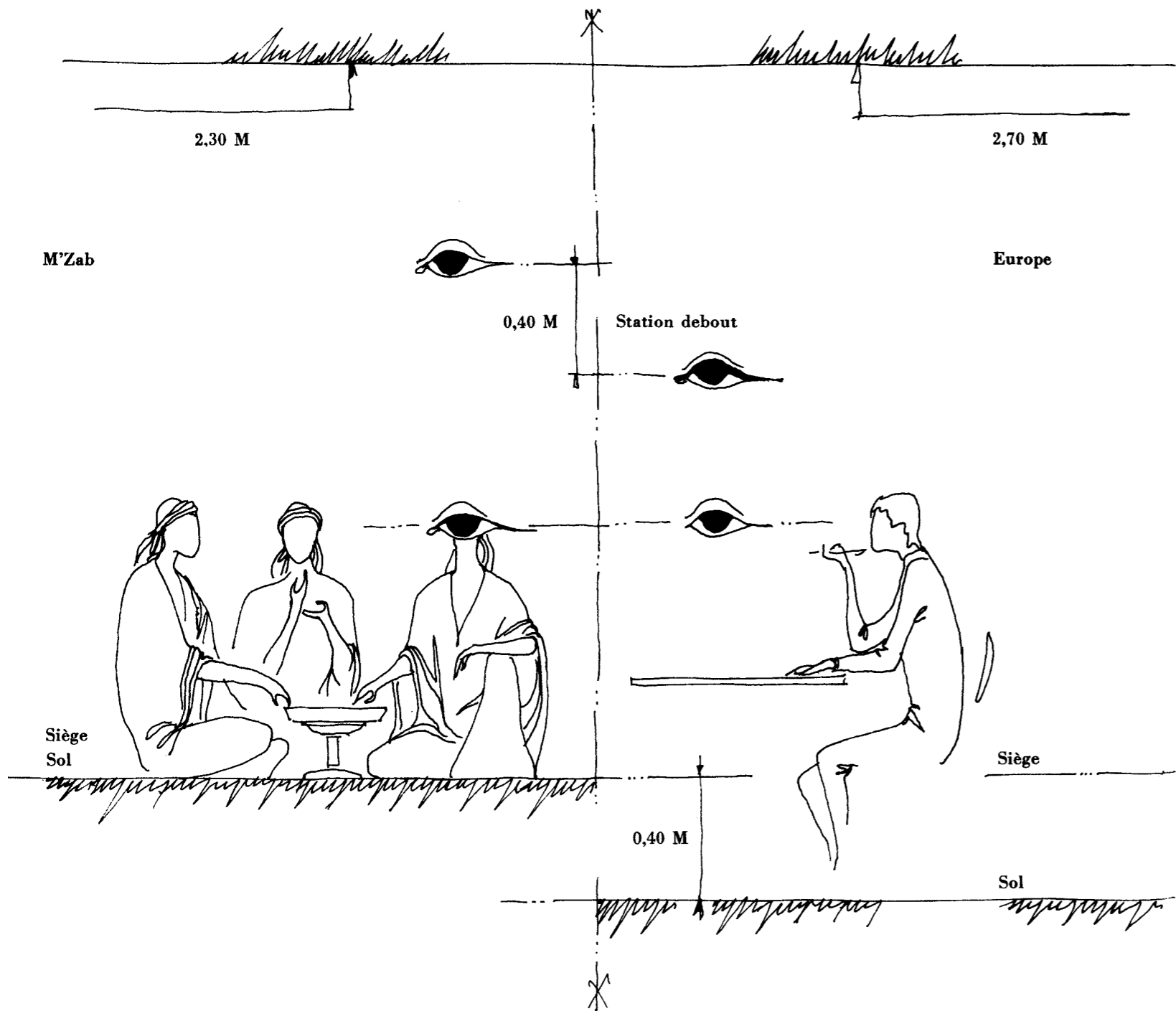
Siège

S'asseoir sur une chaise ou dans un fauteuil est spécifique des régions nordiques. Partout ailleurs, les populations qui ont développé leur civilisation dans des climats chauds et sans sol boueux sont restées assises au sol. Ces civilisations sont bien plus anciennes que l'occidentale.

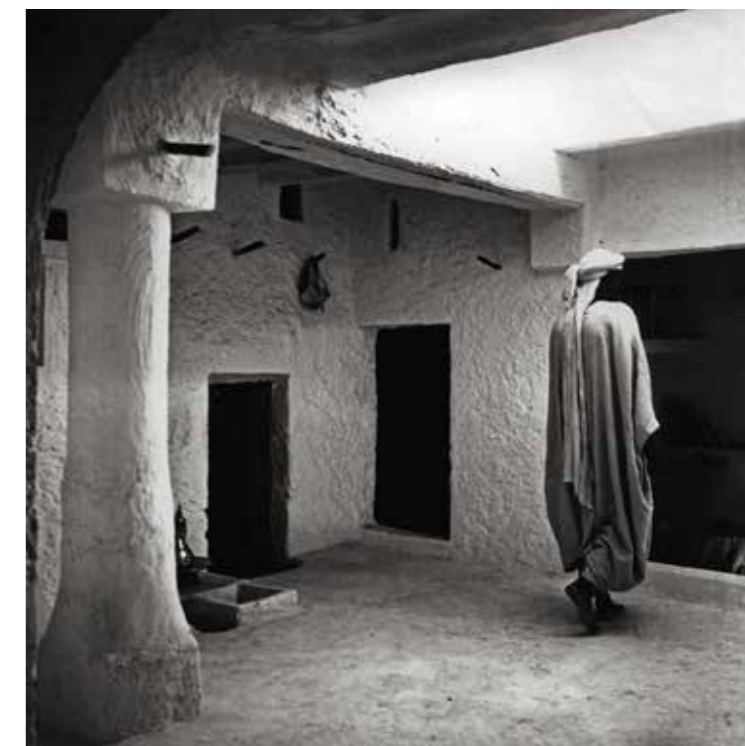
On voit peu de vieillards ankylosés dans les pays chauds où ce mode de station est habituel : ce n'est pas une question de physiologie particulière. Avant qu'on les accoutume culturellement à user de sièges, les enfants européens jusqu'à l'âge de deux ans s'assoient sur leurs talons et se redressent aisément, ce qu'ils ne feront plus jamais, sauf en gymnastique et avec difficulté.

La chaise n'est donc pas une preuve de civilisation. Elle est, encore une fois, comme les grandes ouvertures, *la conséquence d'un climat, celui du Nord : le sol étant la partie la plus froide d'un local, on le fuit*. On a donc recherché une station assise *au plus haut que le permet la pliure des genoux*. Il y a confusion à croire, comme Européens et habitants des pays chauds semblent le faire actuellement, que l'usage de la chaise est une évolution liée au prestige du développement technique. Et il y a naïveté à toujours s'imaginer que ses propres habitudes, celles de sa société, ont nécessairement valeur universelle. Robinson Crusoé, naufragé sur une île proche des tropiques, n'a eu de cesse qu'il se soit construit tables et chaises. Daniel Defoe n'avait pas voyagé, dit-on, ce qui excuserait son innocence, mais ses contemporains européens, en même temps qu'ils assuraient leur expansion territoriale, ont bel et bien transporté leurs coutumes sans se douter qu'elles n'étaient que locales. Le plus pénible est qu'ils ont persuadé tout le monde de la supériorité de ces coutumes. Sans doute était-ce une tactique de conquête mais on voit bien, d'après les récits anciens, que nombre d'entre eux étaient sincères.

Autre naïveté à mon sens : certains architectes prestigieux découvrent soudainement qu'on peut ne pas s'asseoir sur une chaise mais par terre. En Européens ankylosés, ils n'imaginent pas qu'ils puissent avoir les fesses à la hauteur des talons, ce qui est impératif pour obtenir la



En station assise, dans l'habitation du M'Zab comme dans celle d'Europe, le regard se trouve à la même distance du plafond.

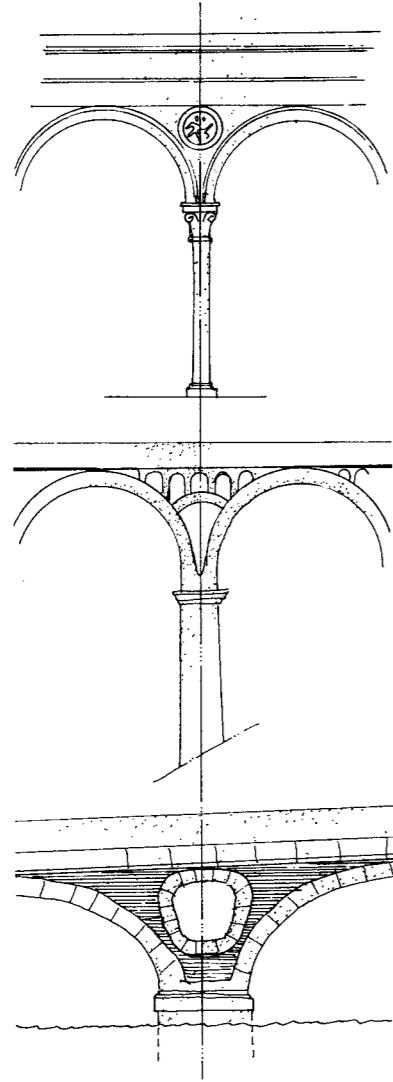


Assis au sol.

Debout : attitude éphémère de passage.

L'exemple 1 rend compte de la moindre importance de la force agissant à l'aplomb du point d'appui, au regard des forces rassemblées par les arcs.

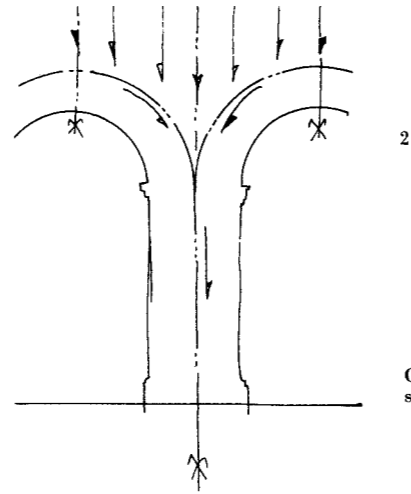
À l'inverse, dans l'exemple 2, le simulacre d'éléments d'appui détourne l'expression de l'effort réel, celui des arcs, au profit des ajouts.



Roman Renaissance Andalousie Alger

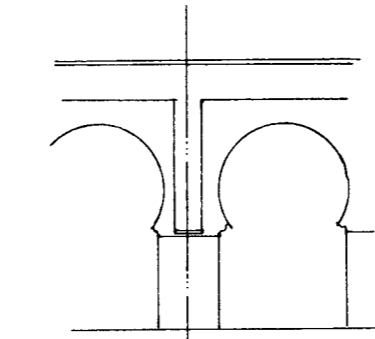
Viaduc 19^e siècle

Pont 19^e siècle

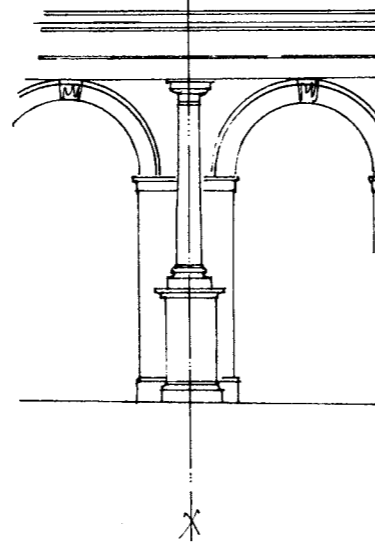


M'Zab

Chemin des forces sur les reins des arcs



Almoravide



Rome Renaissance Classicisme



Développement de l'arcature d'un iqomar.



Intérieur d'iqomar.



Éléments d'arcature sur une place publique.

Salle de prière d'une mosquée de cimetière. Les trois travées initiales, sur plan dit « de Médine », présentent les tympans évidés en usage au M'Zab et les doubles patères.



Le M'Zab est prestigieux sans intention de prestige

Pour nos sociétés et nos temps perturbés, le M'Zab est un exemple de *réforme*, réforme dont le résultat, équilibré et harmonieux, a heureusement fonctionné jusqu'à nos jours.

Si, par comparaison, il a été beaucoup question ici de Claude-Nicolas Ledoux, représentant de son école et des écoles parallèles, c'est que la culture occidentale a voulu voir en lui un réformateur. Or la réforme pratiquée consistait en l'idée qu'il était désormais possible de construire pour l'ouvrier comme pour le prince. Les novations formalistes apportées, si on les analyse, se révèlent finalement d'un arbitraire que rien ne justifie. Au fond, s'il n'avait pas eu cette imagination que l'on peut qualifier d'« artistique », si Ledoux n'avait pas existé, cela aurait sans doute été plus bénéfique que néfaste pour l'architecture car bien des erreurs auraient pu être évitées. C'est lui qui a poussé l'arbitraire du formalisme et du symbolisme à son sommet, dans l'idée que l'architecte pouvait également construire pour l'ouvrier. L'idée aurait d'ailleurs nécessairement fait son chemin un peu plus tard, compte tenu de l'arrivée des matériaux nouveaux. Mais il a ainsi inspiré tout un courant de pensée. Et de nos jours encore, l'on invente des formes constructives absurdes et obligatoirement onéreuses, pour le simple désir de montrer que l'on est capable d'invention.

Les façades de ses maisons ouvrières étaient luxueuses, avec bossages. Mais personne ne frémissait de voir la demeure directoriale implantée au centre de ce cercle docile. Ce plan surprenant n'a d'ailleurs jamais été entièrement réalisé. Le travail et les ateliers se trouvaient au centre, avec l'habitation du directeur ; les commerces, les administrations, la culture et la « maisons de plaisir » étaient prévus à la périphérie ; de sorte que les gens se seraient rassemblés au travail mais auraient été dispersés pour toutes les autres activités. Et il a appelé cet ensemble « la ville sociale » !

Ledoux n'a inventé qu'un style, ou plutôt sa stylisation veut être une simplification par rapport aux autres styles. Une simplicité plus authentique peut sans doute être cherchée dans une autre direction. La création d'un style suppose l'établissement de lois. Au M'Zab, il n'y a pas de style : neuf siècles se sont écoulés sans que des styles y aient fixé les époques. C'est qu'il n'existe pas de loi du minimum.

Quoi que l'on en pense, le M'Zab ne peut être dessiné ; c'est pourquoi les photos rendent ici le meilleur témoignage. Un arc mozabite est unique ; on ne peut tracer un arc abstrait en dehors de la palme qui le cintre. Alors qu'un arc géométrique est conçu pour en exécuter mille autres, identiques, à l'aide du même coffrage.

Tant que l'équilibre n'est pas atteint entre l'homme et sa société, il nous est difficile de définir l'enveloppe de son mode de vie. Mais l'on peut essayer d'apprendre à maîtriser les relations existant entre la maison et son environnement. Les autres sociétés sédentaires ne nous enseignent guère en ce domaine. Il est possible que le construit agisse sur les êtres mais pour cela, il faut des certitudes. En fait les princes et les prêtres agissaient sur les hommes par l'édifice.

Si l'on a des certitudes sociales, familiales, auxquelles on est attaché, il sera possible de partir à l'aventure pour les détails occasionnels ou accidentels de chaque geste, y compris celui de la construction. Mais on ne part pas à l'aventure pour le schéma général comme cela se pratique actuellement. Dans une communauté stable comme celle du M'Zab, il n'est pas vrai que les gens cherchent à être différents. Le confort qu'ils attendent de la vie sociale, c'est de pouvoir sans gêne partager la pensée et les besoins de tous. Toutes les architectures populaires le prouvent : aucune ne cherche la différence, qui se rencontre seulement occasionnellement, et si nécessaire.

Le social, le moral, le prestige, c'est en tant qu'homme qu'il faut les concevoir. Refuser le prestige en architecture, c'est une attitude d'homme, pas spécialement d'architecte.

Une architecture bonne, c'est-à-dire répondant au mieux aux besoins et au milieu physique — même construite avec les plus extrêmes simplicité et économie —, peut être belle. Et si elle est belle, elle peut également être prestigieuse, sans intention de l'être. Le M'Zab est prestigieux sans intention de prestige.

Les architectures régionales ne s'analysent pas toutes aussi aisément que celle du M'Zab. En fait, tant que l'on ne saura pas quelle

était la *raison* des formes dans les anciennes époques stables, et tant que l'on n'aura pas fait le partage entre les raisons strictement locales, dues au milieu physique (production des matériaux locaux, climat, lumière, vents, etc.), et les influences géographiques et sociales véhiculées au cours de l'histoire, on ne pourra pas réutiliser certains détails qui peut-être en vaudraient la peine (à condition naturellement qu'il y ait justification de leur emploi de nos jours).

On ne le répète jamais assez aux élèves architectes : armons-nous sur les conditions climatiques : le soleil, la pluie, le froid, la chaleur, les vents... Préoccupons-nous des contraintes de l'environnement, et nous serons certains de construire avec sérieux. Cherchons donc l'essentiel sans avoir recours à des apports superflus : jeux de matière, effets, formes. Et sans vouloir accomplir des gestes techniques qui dépassent la stricte nécessité.

Quand les architectes veulent participer à l'établissement du social en traitant principalement des modes de vie, ils ont toutes les chances de tomber dans l'erreur : rien n'est moins sûr, en effet, que le mode de vie proche ou à venir de nos diverses sociétés. Mais leur science en matière d'environnement physique, leur connaissance de tous les facteurs, leur habileté à en traiter toutes les composantes, doivent être le plus poussé possible. Là résideront l'essentiel de leur apport à la construction et la justification de leur métier.

Tels les bâtisseurs du M'Zab qui, ayant réduit et épuré toutes les raisons d'influences ou de prestige et choisi des solutions démocratiques et égalitaires, se sont trouvés confrontés aux seuls problèmes de défense et d'environnement. Aboutissement d'une qualité telle qu'il a duré près de mille ans.

TABLE

AVANT-PROPOS	5
<i>PAR MAYA RAVÉREAU</i>	
DE L'IMPLICITE EN ARCHITECTURE (APHORISMES)	15
<i>PAR HASSAN FATHY</i>	
UNE RECHERCHE DE COHÉRENCE	21
<i>PAR MANUELLE ROCHE</i>	
LE M'ZAB, UNE LEÇON D'ARCHITECTURE	
EFFACEZ L'ARTIFICE, IL NE RESTE QUE LA CONSTRUCTION !	33
ARC	38
ART	46
COURONNEMENT	54
ENDUIT	63
ESCALIER	70
ESTHÉTIQUE	78
FORMALISME	81
GÉOMÉTRIE	91
HYDRAULIQUE	96
LATRINES	106
MAISON	110
MORALE	124

MOSQUÉE	127	
ORDONNANCE	134	
OUVERTURES	150	
PINACLE	165	
PLÂTRE	173	
PROPORTIONS	176	
RANGEMENT	179	247
SIÈGE	185	
SIGNAL/SIGNE/SIGNIFIANT	190	
SITE	205	
TEMPLE GREC	213	
TERRASSE	218	
TOMBE	227	
TYMPAN	232	
LE M'ZAB EST PRESTIGIEUX SANS INTENTION DE PRESTIGE	239	